

ΓΑΛΛΙΚΗ
ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

1884.131
ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΕΡΑΝΙΣΘΕΙΣΑ
ΣΥΝΟΔΑ ΤΩ ΚΑΝΟΝΙΣΤΙΚΩ ΤΩΝ ΕΝ ΤΟΙΣ ΓΥΜΝΑΣΙΟΙΣ
ΔΙΔΑΣΚΟΜΕΝΩΝ ΜΑΘΗΜΑΤΩΝ Β. Δ.

ΤΟΜΟΣ ΠΡΩΤΟΣ
ΠΡΩΤΗ ΤΑΞΙΣ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ



ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
ΕΚΔΟΤΗΣ ΚΑΡΟΛΟΣ ΒΙΑΜΠΕΡΓ
ΤΥΠΟΙΣ ΑΔΕΛΦΩΝ ΠΕΡΡΗ

1884

ΠΡΟΛΟΓΟΣ



Ἀπὸ εἰκοσιπενταετίας ἤδη ἐν σχέσει εὐρισκόμενοι, ὡς ἐκ τοῦ ἔργου ἡμῶν πρὸς τὴν σπουδάζουσαν νεολαίαν καὶ παραστάντες οὕτως εἰπεῖν μάρτυρες αὐτόπται τῆς ἐφαρμογῆς διαφόρων συστημάτων περὶ τὴν διδασκαλίαν τῶν ξένων γλωσσῶν καὶ ἰδίᾳ τῆς τελειότερον διδασκομένης γαλλικῆς, ἐπέισθημεν, ὅτι τὸ κάλλιστον πάντων τῶν συστημάτων εἶναι τὸ τοῦ ὁμοιομόρφου τῶν διδακτικῶν βιβλίων. Δι' ὃ καὶ μετ' ἀληθοῦς χαρᾶς εἶδομεν τὸν ἐπὶ τῆς Παιδείας Ὑπουργὸν δι' εἰδικοῦ Β. Διατάγματος κανονίζοντα τὸ ὁμοιόμορφον τῶν διδακτικῶν βιβλίων πρὸς διδασκαλίαν τῆς Γαλλικῆς γλώσσης.

Ἡ ἀπόφασις αὕτη τοῦ ἀξιοτίμου Ὑπουργοῦ παρέσχεν ἡμῖν οὕτω τὴν εὐκαιρίαν νὰ ἐκπληρώσωμεν τὸν πόθον, ὃν πρὸ πολλοῦ ἐτρέφομεν, τοῦ νὰ φανῶμεν δηλονότι τὸ ἐφ' ἡμῖν καὶ πρακτικώτερον χρήσιμοι πρὸς τὴν σπουδάζουσαν νεολαίαν. Δι' ὃ καὶ ἄσμενοι προέβημεν εἰς τὴν ἔκδοσιν Γαλλικῆς Χρηστομαθείας συνωδᾶ

ταῖς διατάξεσι τοῦ προμνησθέντος Β. Δ. Πρὸς μείζονα δὲ τῶν μαθητῶν εὐκολίαν καλὸν ἐνομίσαμεν τὸ μὲν νὰ διαιρέσωμεν αὐτὴν εἰς τέσσαρας τόμους, ὅσαι καὶ αἱ τάξεις τοῦ Γυμνασίου, ἵνα ὁ μαθητὴς ἀγοράζῃ μόνον τὸν τόμον, οὗτινος ἔχει ἀνάγκην, τὸ δὲ προσέθεμεν σημειώσεις τινὰς ἀναγκαίας πρὸς κατανόησιν τοῦ κειμένου καὶ ὑποβοηθούσας αὐτὸν εἰς τὴν ἐφαρμογὴν τῶν παρὰ τοῦ καθηγητοῦ διδασκομένων αὐτῷ κανόνων.

Ἐλπίζοντες νὰ τύχωμεν καὶ τῆς εὐμενοῦς ἐγκρίσεως τοῦ Σ. Ὑπουργείου τῆς Παιδείας, εὐχόμεθα, ὅπως ἡ ἐπιχείρησις ἡμῶν φανῇ ἐπωφελὴς τοῖς φίλοις τῶν Γυμνασίων μαθηταῖς καὶ ὑποσχόμεθα νὰ προβῶμεν καὶ εἰς ἄλλας τοιοῦτου εἴδους ἐκδόσεις πεποιθότες, ὅτι ὁ μοχθῶν ὑπὲρ τῆς ἀναπτύξεως τῶν νέων, ἐργάζεται ὑπὲρ τοῦ μεγαλείου τῆς πατρίδος.

Ἀθήνησι μηνὶ Αὐγούστῳ.

Ο ΕΚΔΟΤΗΣ

Επιμαναμειβ

ΓΑΛΛΙΚΗ *m*

ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΜΕΡΟΣ ΠΡΩΤΟΝ. — ΛΟΓΟΣ ΠΕΖΟΣ.

CHARLES PERRAULT *g*

CONTES DES FÉES. *f*

LE PETIT CHAPERON ROUGE

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir; sa mère en ¹ était folle, et sa mère-grand ² plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire ³ un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le *petit* Chaperon Rouge.

Un jour, sa mère ayant fait des galettes lui dit: Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade; porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. Le petit Chaperon Rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village.

En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger; mais n'osa, à cause de quelque bûcheron qui était dans la forêt. Il lui demanda où elle

¹ Τὸ ἐν ἐνταῦθα ἐτέθη πρὸς ἀντικατάστασιν τοῦ *petit* fille. ² Ἀρχαϊκῶς, τώρα λέγουσι *grand' mère*. ³ *faire faire* ἀντιστοιχεῖ πρὸς τὰ τῆς ἀρχαίας μέσα διάμεσα ῥήματα. Ποιῶ τι δι' ἄλλου τινός.

allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit : Je vais voir ma mère-grand et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie.

— Demeure-t-elle bien loin? lui dit le Loup. — Oh! oui, lui dit le petit Chaperon Rouge; c'est par delà¹ le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village.— Eh bien! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi; je m'y² en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plutôt y sera³.

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court; et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons et à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup ne fut pas longtemps⁴ à arriver à la maison de la mère-grand: il heurte. Toc, toc. — Qui est là? C'est votre fille, le petit Chaperon Rouge, dit le Loup en contre-faisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : Tire la chevillette, la bobinette cherra⁵. Le loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien⁶; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé.

Ensuite il ferma la porte, et s'alla¹ coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon Rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte. Toc, toc.— Qui est là? Le petit Chaperon Rouge qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord; mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit : C'est votre fille, le petit Chaperon Rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie.

¹ Πέραν τοῦ μύλου. ² y = τοπικόν. ³ Γαλ. ἀντί qui y sera plutôt. ⁴ Γαλ. δὲν ἤργησε. ⁵ Cherra ἄχρηστος, μέλλον τοῦ choir, πίπτω. ⁶ Ἐν τῷ παραχρῆμα ⁷ ἀρχ. ἀντί alla se coucher.

Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix: Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le petit Chaperon Rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture: Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon Rouge se déshabille et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé.

Elle lui dit: Ma mère-grand, que vous avez de grands bras! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes! — C'est pour mieux courir, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles! — C'est pour mieux écouter, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux! — C'est pour mieux te voir, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents! — C'est pour te manger! Et, en disant ces mots, le méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon Rouge, et le mangea.

LE PETIT POUCKET.

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie¹. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot, prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et, quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce: ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet.

¹ Γαλ. κερδίζω τὰ πρὸς τὸ ζῆν.

Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours le tort. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères, et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très-fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants.

Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : — Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants ; je ne saurais¹ les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

— Ah ! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu toi-même mener perdre tes enfants ? Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir ; elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouït² tout ce qu'ils dirent ; car, ayant entendu dedans son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher et ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison.

On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des broutilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier dé-

¹ Αντί je ne pourrais. ² Τοῦ ἀχρήστου ouïr ἀκούειν.

ourné. Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force.

Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où ils reviendraient à la maison : car, en marchant, il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc : — Ne craignez point, mes frères ; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis ; suivez-moi seulement. Ils le suivirent ; et il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer ; mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit : Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ? Ils feraient bonne chère¹ de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions : que font-ils maintenant dans cette forêt ? « Hélas ! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés : tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants ! »

Le bûcheron s'impatienta à la fin : car elle redit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-impertinentes celles qui ont toujours bien dit. La bûcheronne était tout en pleurs : — Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants ?

¹ Γαλ. θὰ ἔτρωγον καλά, θὰ ἐχόρταινον.

Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble : — Nous voilà ! nous voilà ! Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : — Que je suis aise¹ de vous revoir, mes chers enfants ! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim : et toi, Pierrot, comme te voilà crotté ! Viens que je te débarbouille. Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble.

Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent ; mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin et résolurent de les perdre encore, et, pour pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement, qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait, mais, quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout², car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire, lorsque la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient : il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur ; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant et les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette ; les oiseaux étaient venus,

¹ Γαλ. εἶμαι πολὺ εὐχαριστημένη. ² Γαλ. ἐπιτυγχάνειν τοῦ σκοποῦ, συντελεῖν τὸ ἔργον.

qui avaient tout mangé. Les voilà donc bien affligés : car plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent, plus ils s'enfonçaient dans la forêt.

La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils pensaient n'entendre de tout côté que des hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os ; ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien : ayant tourné la tête de tout côté, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin, par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et, lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le désola.

Cependant, ayant marché quelque temps avec ses frères du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdaient de vue : ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité.

Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit : Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfants ? — Hélas ! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous ; et, cela étant, nous aimons mieux que ce soit monsieur qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier.

La femme de l'ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les

mena se chauffer auprès d'un bon feu : car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'ogre. Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'ogre demanda d'abord si le souper était prêt et si l'on avait tiré du vin, et aussitôt il se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui sembla que meilleur.

Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. — « Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous sentez. — Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre en regardant sa femme de travers¹, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas » En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit. — « Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ? Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend² d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient à propos pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre.

Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon ; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce seraient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau : et, en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : — Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? N'aurez-vous pas assez le temps demain ? — Tais-toi, reprit l'ogre ; ils en seront plus mortifiés. — Mais vous avez encore tant de viande, répond sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon. — Tu as raison, dit l'ogre, donne leur bien à

¹ Regarder de travers ἀγριοκυτάζειν, ἀγρίως προσβλέπειν. ² Γαλ. ἰσοδυναμεῖ πρὸς τὸ ἡμέτερον « νᾶχης τύχη. »

souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher.

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper; mais ils ne purent en manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire: ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes, mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang. On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête.

Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur: ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle alla se coucher auprès de son mari. Le petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prit à l'ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et, prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'ogre les prit pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger.

La chose réussit comme il l'avait pensé: car l'ogre, s'étant réveillé sur les minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand couteau: — Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en fai-

sons pas à deux fois¹. Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères. L'ogre, qui sentit les couronnes d'or: — Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage! Je vois bien que j'ai bu trop hier au soir.

Il alla ensuite au lit de ses filles, où, ayant senti les petits bonnets des garçons: — Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment. En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se coucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ses frères et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent toute la nuit, toujours en tremblant et sans savoir où ils allaient.

L'ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme: — « Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir ». L'ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toujours les femmes en pareilles rencontres). L'ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle. — Ah! qu'ai-je fait là? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure. ✠

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme; et, l'ayant fait revenir: — Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aie les attraper. Il se mit en campagne; après avoir couru de tous côtés, il entra dans le che-

¹ Γαλ. "Ας μη τό αναβάλωμεν.

min où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait du moindre ruisseau.

Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'ogre deviendrait. L'ogre qui se trouvait fort las du chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés. Comme il n'en pouvait plus de fatigue¹, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'en eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge.

Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'ogre dormirait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui². Il crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison. Le petit Poucet, s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges; mais, comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait: de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées. — « Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant³, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la

¹ Ἀπέκαμε, ἀπόστασε. ² Ἄς μὴ τὸν πολυσυλλογιζῶνται. ³ Ἀρχ. ὅ,τι ἔχει πολύτιμον.

chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà pour faire diligence¹, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je suis un affronteur.»

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait : car cet ogre ne laissait pas d'être bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre ; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience² de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que, lorsque le Petit Poucet eut chaussé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour³, où il savait qu'on était fort en peine⁴ d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée.

Il alla, disent-ils, trouver le roi, et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui apporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent, s'il en venait à bout⁵. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même ; et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait : car le roi le payait parfaitement pour porter ses ordres à l'armée.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères ; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

¹ Διὰ τὰ κάμω ἰγρήγορα. ² Κοινῶς, α ὅτι δὲν τὸ ἐνόμιζε κακὸν νὰ τοῦ πάρῃ τὰ ἰποδήματα διότι κτλ. » ³ Εἰς τὴν βασιλικὴν αὐλήν. ⁴ Ἦσαν ἐν μεγάλῃ στενοχωρίᾳ, ἀνησύχουν πολὺ νὰ μάθωσι περὶ. ⁵ Τοῦ σκοποῦ.

XAVIER DE MAISTRE

LA JEUNE SIBÉRIENNE

A'.

PRASCOVIE CHEZ LA PRINCESSE T***¹

Lorsqu'elle arriva chez la princesse avec son conducteur, le portier lui ouvrit la porte. Prascovie, le voyant tout galonné, crut que c'était un sénateur qui sortait de la maison, et lui fit la révérence: « C'est le portier de la princesse », lui dit à voix basse le marchand. Arrivée au haut de l'escalier, le portier donna deux coups de sonnette dont elle ne comprit pas bien la raison; mais comme elle avait vu quelquefois des sonnettes à la porte des boutiques, elle pensa que c'était une précaution contre les voleurs. En entrant dans le salon, elle fut intimidée par l'air de cérémonie et par le silence qui y régnaient: jamais elle n'avait vu d'appartement si orné, et surtout si bien éclairé. La société était nombreuse et disposée en groupes: les jeunes gens jouaient autour d'une table dans un coin de la chambre, et tous les regards étaient fixés sur elle. La vieille princesse était à une partie de boston² avec trois autres personnes; dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher. « Bonjour, mon enfant, lui dit-elle. Avez-vous une lettre pour moi? » Malheureusement Prascovie avait oublié de la préparer, elle fut obligée de tirer

¹ Ο προστάτης τῆς Πρασκοβίας ἀγγέλειεν εἰς τὴν Πριγκίπισσαν T***, ὅτι ἡ νεὰ κόρη εἶχε συστατικὴν ἐπιστολὴν πρὸς αὐτήν, αὕτη δ' ἅμα ἔμαθε τοῦτα ἐζήτησεν ἀμέσως νὰ ἴδῃ τὴν Πρασκοβίαν, ὅπως τῇ φανῇ χρήσιμος. ² Εἶδος παιγνιδίου, ἐν ᾧ ὁ κερδίζων φωνάζει « Boston ».

un petit sac de son sein et d'en sortir péniblement la lettre. Les jeunes personnes présentes chuchotaient et riaient tout bas. La princesse prit la lettre et la lut avec attention. Pendant ce temps, un des partners ¹ qui avait arrangé son jeu ² et que cette visite ennuyait fort, jouait impatiemment des doigts sur la table en regardant la nouvelle arrivée qui venait troubler son plaisir, et qui crut reconnaître en lui le gros monsieur qui avait refusé sa supplique au sénat. Lorsqu'il vit la princesse replier sa lettre, il dit d'une voix formidable; « Boston! » Prascovie, déjà déconcertée, voyant qu'il la regardait fixement, crut qu'il lui adressait la parole, et répondit: « Que vous plaît-il, monsieur? » ce qui fit rire tout le monde. La princesse lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne conduite et son amour pour ses parents: elle promit de lui être utile; et, après avoir dit quelques mots en français à une dame de sa maison, elle la congédia d'un signe de tête.

Pendant les premiers jours qu'elle passa chez sa nouvelle protectrice, Prascovie se trouva fort isolée et fort embarrassée; elle aurait préféré être retenue chez ses amis de Wassili-Ostrow, ou même chez le marchand. Cependant, après quelques jours, elle fut plus à son aise dans la maison, et fit connaissance avec les personnes qui l'habitaient. Les domestiques étaient aussi obligeants que leur maîtresse était bonne et généreuse. Elle mangeait à la table de la princesse, que son grand âge et ses infirmités empêchaient souvent de paraître, et n'avait jamais l'occasion de lui parler en particulier. Bientôt les personnes de la société s'accoutumèrent à sa présence et ne s'occupèrent plus d'elle. La jeune étrangère avait souvent fait parler à la princesse du but de son voyage et de ses espérances; mais soit que cette dame en regardât le succès comme impossible, soit que les personnes qui s'étaient chargées de lui parler l'eussent négligé, ses prières n'eurent aucun résultat, et toutes ses espérances étaient uniquement fondées

¹ Ἀγγλ. λέξις, συμπαίκτης. ² Ἰσοδ. πρὸς τὸ εἶχε στρώση τὸ παιγνίδι του.

sur la protection de ses amis de Wassili-Ostrow, qu'elle voyait assez souvent.

B'.

PRASCOVIE CHEZ L'IMPÉRATRICE¹

Pendant qu'elle était encore chez son premier hôte, un officier de la chancellerie, M. V^{***}, secrétaire des commandements de S. M. I. l'Impératrice mère, lui avait conseillé de présenter une requête pour obtenir des secours, et s'était chargé lui-même de la faire parvenir. M. V^{***}, croyant secourir un pauvre ordinaire, lui avait destiné cinquante roubles, et lui fit dire de passer chez lui. Elle s'y présenta le matin lorsqu'il était en ville, et fut reçue par M^{me} V^{***}, qui l'accueillit amicalement, et qui entendit le récit de ses aventures avec autant de surprise que de plaisir. La jeune fille était enfin sur la route qui devait la conduire bientôt à l'accomplissement de tous ses vœux. M^{me} V^{***} la pria d'attendre le retour de son mari; et, dans la longue conférence qu'elles eurent ensemble, cette dame sentit redoubler l'intérêt qu'elle avait conçu au premier abord pour Prascovie.

Lorsque les personnes d'un vrai mérite, lorsque les âmes bonnes se rencontrent pour la première fois, elles ne font point connaissance: on peut dire qu'elles se reconnaissent comme de vieux amis, qui n'étaient séparés que par l'éloignement ou l'inégalité des conditions.

Dans la première heure que Prascovie passa chez cette dame, elle reconnut avec transport cet accueil simple et cordial qui ne l'avait jamais trompée dans ses espérances, et pressentit son bonheur; elle trouvait dans son cœur plus de

¹ Ἡ Πρασκοβία ἐζητεῖ νὰ παρουσιασθῆ εἰς τὴν αὐτοκράτειραν, ὅπως ἐπιτύχῃ τὴν χάριν τοῦ ἀδίκως εἰς Σιδηρίαν ἐξορισθέντος πατρὸς αὐτῆς. Ἐν τῷ κεφαλαίῳ τούτῳ ὁ συγγραφεὺς ἀφηγεῖται τὴν ὑποδοχὴν, ἧς ἔτυχε παρὰ τῇ αὐτοκρατείρᾳ.

confiance qu'elle n'en avait jamais éprouvé. Ses prières, écoutées par la bienveillance et soutenues par l'espoir, eurent toute la chaleur qui devait en assurer le succès.

A son retour, M. V*** partagea les sentiments de son épouse, et ne voulut point offrir à la jeune fille le secours qu'il lui avait destiné sans la connaître. Comme il devait retourner à la cour incessamment, il promit de la recommander à Sa Majesté, si le temps et les affaires le permettaient, et la pria de diner chez lui pour recevoir sa réponse.

L'Impératrice ordonna que Prascovie lui fût présentée le même soir à six heures. La voyageuse ne s'attendait point à tant de bonheur. Lorsqu'elle en reçut l'assurance, elle pâlit et fut prête ¹ à se trouver mal. Au lieu de remercier M. V***, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes. « O mon Dieu! » « s'écria-t-elle, je n'ai donc pas mis en vain mon espoir en « vous! » Pleine du trouble qui l'agitait et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son nouveau protecteur, elle baisait les mains de M^{me} V***. « Vous seule, lui disait-elle, êtes digne de faire agréer mes remerciements à l'homme « bienfaisant dont j'attends la délivrance de mon père! »

Vers le soir, sans rien changer à son costume simple, on donna quelques soins à sa toilette, et M. V*** la conduisit à la cour. En approchant du palais impérial, elle pensait à son père qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. « S'il me voyait maintenant! disait-elle à son conducteur; s'il « savait devant qui je vais paraître! quelle joie n'éprouverait- « il pas! Mon Dieu! mon Dieu! achevez votre ouvrage! »

Sans faire la moindre demande sur la manière dont elle devait se présenter, ni sur ce qu'elle devait dire, elle entra sans trouble dans le cabinet de l'impératrice. Sa Majesté la reçut avec sa bonté connue et l'interrogea sur les circonstances de son histoire, qu'elle désirait connaître, d'après le précis que lui en avait fait M. V***. Prascovie répondit avec une assurance modeste, comme aurait pu le faire une personne possé-

¹ Ὀλίγον ἔλειψε νὰ λιποθυμήσῃ.

dant l'usage du monde. Elle parla du but de son voyage; persuadée de l'innocence de son père, elle ne demanda point sa grâce, mais la révision de son procès. Sa Majesté loua son courage, sa piété filiale; elle promit de la recommander à l'empereur, et lui fit remettre aussitôt trois cents roubles pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits.

Prascovie sortit du palais tellement pénétrée de son bonheur et de la bonté de l'impératrice, que, lorsqu'à son retour M^{me} V^{***} lui demanda si elle était contente de sa présentation, elle ne put répondre que par un torrent de larmes.

VOLTAIRE

ZADIG

LE CORRIDOR DE LA TENTATION

Nabussan, roi de Serendib, fils de Nussanab, fils de Nabassun, fils de Sanbunas, était un des meilleurs princes de l'Asie; et quand on lui parlait il était difficile de ne le pas aimer.

Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé: c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait; il avait changé de trésorier plusieurs fois; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig. Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le

moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point? Assurément, répondit Zadig, je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre ¹. Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme. Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances. Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile! Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, répartit Zadig; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig; les gens et les livres à prodige m'ont toujours déplu: si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple que si on le lui avait donné pour un miracle. Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. Laissez-moi faire, dit Zadig, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de sa gracieuse Majesté Nabussan, fils de Nussanab, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage, dans lequel on le

¹ Πῶς ἔπρεπε νὰ ἐνεργήσῃ.

laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fit danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. Quels fripons! disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. Ah! l'honnête homme! le brave homme! disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante et trois filous. La galerie obscure fut appelée *Le Corridor de la Tentation*. On aurait en Perse empalé ces soixante et trois seigneurs: en d'autres pays on eût fait une chambre de justice qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du souverain¹; dans un autre royaume, ils se seraient pleinement justifiés, et auraient fait disgracier ce danseur si léger: à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public, car Nabussan était fort indulgent.

F É N É L O N

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE.

A'.

AUX CHAMPS - ÉLYSÉES²

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des ho-

¹ Υπαινίσσεται τὴν κακὴν κατάστασιν τῶν δικαστηρίων ἐν Γαλλίᾳ.

² Ἐν τῷ κερ. τούτῳ ἀφηγείται ὁ Φενελὼν τὴν εἰς Ἄδου κατάβασιν τοῦ Τηλεμάχου.

cages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris; mille ¹ petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux et y faisaient sentir ² une délicieuse fraîcheur: un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule: là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent vénimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de son bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière: elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne ³ pénètrent le plus pur cristal: elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité: c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux, elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie: ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien: ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur, tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes avides et affamés cherchent sur la terre: toutes les

¹ "Απειρα, μυρία. ² Επροξένουν. ³ Εύκολώτερον διαπερᾶ αὐτή, ἢ αἱ ἀκτίνες τοῦ ἡλίου.

délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors; ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles: la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépit, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que ¹ les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus: seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage; mais leur joie n'a rien de fade ni d'indécemment: c'est une joie douce et noble, pleine de majesté, c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte: ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui reçoit son cher fils qu'elle avait cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes, jamais elle ne languit un instant: elle est toujours nouvelle pour eux: ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes an-

¹ Εύκολώτερον δύνανται τὰ ὄρη κτλ. παρά ἡ καρδία αὐτῶν νὰ συγκινηθῇ.

nées, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur: une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

B'.

LA VILLE DE TYR¹.

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île: la côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque, enfin

¹ Πόλις τῆς Φοινίκης ἐπὶ τῶν ἀκτῶν τῆς Συρίας ἐν Ἀσίᾳ. Ἡ μὲν ἀρχαία πόλις ἐκτίσθη τῷ 1900 π. Χ. καὶ κατεστράφη τῷ 572 παρὰ τοῦ Ναβουχοδονόσορος, ἡ δὲ νέα, καιμένη ἐπὶ νῆσου, ἐκυριεύθη ὑπὸ τοῦ Ἀλεξάνδρου τοῦ Μεγάλου τῷ 322.

par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent¹, comme des torrents, des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus, on voit une vaste forêt de cèdres antiques qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne ; c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille² ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève, dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toutes les mers³. Les marchands y abondent⁴ de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent⁵ au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les aug-

¹ Παρασύρουσι τεμάχια πάγου. ² Ἀπειρα βρύχια. ³ Οὕτω καλεῖται ἡ Τύρος ἐν τῇ Ἁγίᾳ Γραφῇ. ⁴ Συρρέουσιν. ⁵ Ἐπιδιδονται.

menter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gades ¹, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier ² mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, ou à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers; les femmes ne cessent jamais de filer des laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de ployer les riches étoffes.

Γ'.

DIALOGUES DES MORTS

LÉONIDAS ³ ET XERXÈS.

XERXÈS. As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats et la mer de navires?

¹ Ἀρχαία ὀνομασία τῆς πόλεως Κάδιξ (Γάδειρα παρ' ἀρχαίους) ἀποικίας τῶν Φοινίκων κτισθείσης τῷ 817 π. Χ. καθ' ἣν ἐποχὴν καὶ ἡ Καρχηδών. ² Οἱ ὀφθαλμοί μου δὲν ἠδύνατο νὰ χορτάσωσι. ³ Ἐν τοῖς νεκρικοῖς τοῦ διαλόγου ὁ Φινελών φέρει εἰς ἀντιπαράστασιν τοὺς μεγάλους ἄνδρας τῆς ἀρχαιότητος καὶ ἰδίως τοὺς ἐχθρικῶς ἀλλήλοισ διακειμένους ἐν τῇ ζωῇ.

LÉONIDAS. Comment oses-tu vanter la multitude de tes troupes? Trois cents Spartiates que je commandais, aux Thermopyles, furent tués par ton armée innombrable, sans pouvoir être vaincus; ils ne succombèrent¹ qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore, ici près, ces ombres errant en foule qui couvre le rivage? Ce sont les vingt milles Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et surtout des tiens? C'est la valeur, et non pas le nombre, qui rend invincible.

XERXÈS. Ton action est un coup de fureur et de désespoir.

LÉONIDAS. C'est une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet, cet exemple de courage étonna les Perses et ranima les Grecs découragés: notre mort fut bien employée.

L A M E N N A I S

PAROLES D'UN CROYANT

A'.

LES DEUX VOISINS

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même di-

¹ Ῥητορικόν σχῆμα. Ἀπέθανον ἀφοῦ ἀπέκαμον φονεύοντες.

sant : Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté ; car disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait¹ pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant ; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti².

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

¹ Δέν ἀπελάμβανε, ² Δέν ἐφαίνετο παθόν κακόν τι.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants : si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

B'.

LE JEUNE SOLDAT

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

Que tes armes soient bénies !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre contre les hommes iniques pour ceux qu'ils renversent et foulent aux pieds, contre les maîtres pour les esclaves, contre les tyrans pour la liberté.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que tous ne soient plus la proie de quelques-uns, pour relever les têtes courbées et soutenir les genoux qui fléchissent.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit: Un fils vous est né; ni les mères celui où elles le serrèrent pour la première fois sur leur sein.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se faner comme l'herbe que la terre refuse de nourrir; pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail; pour sécher les larmes des petits enfants qui demandent du pain, et on leur répond: Il n'y a plus de pain: on nous a pris ce qui en restait.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour le pauvre, pour qu'il ne soit pas à jamais dépouillé de sa part dans l'héritage commun.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour rendre à ceux que les oppresseurs

ont jetés au fond des cachots, l'air qui manque à leurs poitrines et la lumière que cherchent leurs yeux.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples, et les empêchent de s'embrasser comme les fils du même père, destinés à vivre unis dans un même amour.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour affranchir de la tyrannie de l'homme la pensée, la parole, la conscience.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat !

VOLTAIRE

HISTOIRE DE CHARLES XII

PRISE DU ROI ¹

Le bacha, ²de retour à Bender, assembla tous les officiers

¹ Οἱ Γενίτσαροι γινώσκοντες τὴν γενναϊότητα τοῦ Καρόλου, βασιλέως τῆς Σουηδίας, παρέσχον αὐτῷ τριῶν ἡμερῶν προθεσμίαν ἐπὶ τῇ παρακλήσει τοῦ ὑπουργοῦ του Γροτ-
θούσεν. Ὅπως δὲ τὸν σώσωσι τῷ ἐπρότειναν νὰ παραδοθῇ εἰς αὐτοὺς καὶ νὰ τῷ χρη-
σιμεύσωσιν ὡς ἰδιαιτέρα φρουρὰ μέχρι τῆς συνεντεύξεώς του μετὰ τοῦ Σουλτάνου, ἀλ-
λ' ἐπειδὴ ὁ βασιλεὺς ἀπέρριψε μετ' ὀργῆς τὴν πρότασίν των, οὗτοι ὑπῆκουσαν εἰς τὴν
διαταγὴν τοῦ Ὀθωμανοῦ ἀρχιστρατήγου καὶ ἐπετέθησαν κατ' αὐτοῦ. ² Συν. pacha.

des janissaires et les plus vieux soldats; il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présents des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se mettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le bacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Mullern; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi, et que, s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-seigneur. Dans le temps qu'il faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire: elles étaient du comte Poniatsowski, qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrete demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale, en cas de résistance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi: qu'il fallait céder au temps, et plier sous la nécessité; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations, de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires ni les let-

tres de Poniatowski ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur : il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier. Il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que, s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : « Ah ! la tête de fer ! puisqu'il veut périr, qu'il périsse. » Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut, qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchements ; les Tartares¹ les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer : les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre forcent en un instant ce petit camp². A peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois cents soldats furent enveloppés³ et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp avec les généraux Hord, Dardoff et Sparre : voyant que tous les soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers : « Allons défendre la maison ; nous combattons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis* »⁴.

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid et en plaisantant se défendre contre dix canons et toute une armée : ils le suivirent avec quel-

¹ Ὁ Χάνης τῶν Ταρτάρων ἦτο σύμμαχος τῶν Τούρκων. ² Ὅλος ὁ στρατός τοῦ Καρόλου συνέκειτο ἐκ τριακοσίων Σουηδῶν. ³ Περιεκυκλώθησαν. ⁴ Λατ. ὑπὲρ βωμῶν καὶ ἑστιῶν.

ques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais, quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déjà même près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes: il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main; et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement, causé par la foule qui allait et qui venait comme de vagues, le roi était mort: la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte: le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartements. « Allons un peu chasser de chez moi ces barbares », dit-il; et, se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle qui donnait dans son appartement à coucher; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves : le roi, profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart-d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. « Je te donne la vie, dit le roi au Ture, à condition que tu iras faire au bacha un fidèle récit de ce que tu as vu ». Le Ture promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes ; une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires ; on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais, les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le bacha¹, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre : ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment ; le toit tout embrasé était prêt à fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu : trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et, aidé de deux Suédois,

¹ Ἐγνοεῖ τὸν Πασᾶ τὸν Βενδέρ.

il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent ; il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrassement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé ; la grande salle où les Suédois se tenaient était remplie d'une fumée affreuse mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins ; la moitié du toit était abîmée dans la maison même ; l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre. « Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. » Un autre garde, nommé Rosen, s'avisait de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu, et qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre : « Voilà un vrai Suédois, » s'écria le roi : il embrassa ce garde, et le créa colonel sur-le-champ. Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie, l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; et, dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas ; mais, le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarassa dans ses éperons et tomba ; vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui : il jette en l'air son épée pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmenent au quartier du bacha, les uns le tenant sous les jambes, les au-

tres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité : il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère ; il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *Alla* avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières.

D I D E R O T

MONTESQUIEU ET CHESTERFIELD

Le président de Montesquieu¹ et lord Chesterfield² se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement ; aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais, mais qu'en revanche ils n'avaient pas de sens commun. Le président convenait du fait ; mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait ; ils étaient à Venise ; le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites ; il y avait une heure ou deux qu'il était ren-

¹ Μέγας συγγραφεύς καὶ νομοδιδάσκαλος γάλλος. ² Συγγραφεύς καὶ πολιτικός Ἄγγλος.

tré et qu'il était à son occupation ordinaire lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'État. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Ces Inquisiteurs¹ d'État ont les yeux ouverts sur votre conduite ; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine² qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, Monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande un service que je crois de quelque importance, de ne pas me reconnaître, et si par hasard il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prit, de ne pas me dénoncer ». Cela dit, mon homme disparut, et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre ses papiers et de les jeter dans le feu.

A peine cela fut-il fait que lord Chesterfield entra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble de son ami ; il s'informa de ce qu'il pouvait lui être arrivé. Le président lui rendit compte de la visite qu'il avait eu, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin : car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Lord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit :

— Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons-

¹ Μέλη τοῦ δικαστηρίου τῆς ἱερᾶς ἐξετάσεως, ἣτις σκοπὸν εἶχε νὰ ἐξετάζη τὰς θρησκευτικὰς πεποιθήσεις ἐκάστου καὶ τιμωρῇ τοὺς ἀπίστους καὶ αἰρετικούς. ² Εἶμαι βέβαιος.

nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.

— Vous vous moquez! lui dit le président, il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil.

— Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril de sa vie pour vous en garantir? Cela n'est pas naturel, Français, tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches si périlleuses; et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami?

— Non.

— Il était mal vêtu?

— Oui, fort mal.

— Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu¹ pour prix de son avis!

— Oh! pas un obole.

— Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit?

— Ma foi, je n'en sais rien . . . Des Inquisiteurs, d'eux-mêmes.

— Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

— Mais, c'est peut-être un des espions qu'ils emploient?

A d'autres!² On prendra pour espion un étranger; et cet espion sera vêtu comme un gueux en faisant une profession assez vile pour être bien payé; et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si l'on vous prend et que vous le défériez; si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti! Chanson que tout³ cela, mon ami.

— Mais qu'est-ce donc que cela peut être?

— Je le cherche, mais inutilement.

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures, le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le

¹ Αρχ. γαλ. νόμισμα ἰσοδυναμῶν πρὸς πέντε περίπου φράγκα. ² Σ' ἄλλους εἰπὲ τὰ αὐτά. ³ Παραμύθια ὅλα αὐτά.

plus sûr, lord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrête tout court et dit.

— Président, attendez, mon ami, il me vient une idée. Mais si par hasard . . . cet homme . . .

— Eh bien ! cet homme ?

— Si cet homme . . . oui, cela pourrait bien être ; c'est cela même, je n'en doute plus.

— Mais qu'est-ce que cet homme ? Si vous le savez, dépêchez-vous de me l'apprendre.

— Si je le sais ! Oh ! oui, je crois le savoir à présent . . . Si cet homme vous a été envoyé par . . .

— Épargnez, s'il vous plaît.

— Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain Milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit ; car avec du sens commun . . .

— Ah ! Scélérat . . . s'écria le président. Quel tour¹ vous m'avez joué ! . . . Et mon manuscrit ! mon manuscrit que j'ai brûlé !

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tint sa chaise prête ; il monta dedans et partit la nuit même sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit : Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y a en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens.



¹ Τι παιγνίδι μου έπαιξες.

VOLTAIRE

POLITESSE ET MŒURS DU «SIÈCLE DE LOUIS XIV.»

Enfin le roi Louis XIV parvint à faire d'une nation jusquelà turbulente un peuple paisible, qui ne fut dangereux qu'aux ennemis, après l'avoir été à lui-même pendant plus de cent années. Les mœurs s'adoucirent sans faire tort au courage. Les maisons que les seigneurs bâtirent ou achetèrent dans Paris, et leurs femmes, qui vécurent avec dignité, formèrent des écoles de politesse qui retirèrent peu à peu les jeunes gens de cette vie de cabaret, qui fut encore longtemps à la mode, et qui n'inspirait qu'une débauche hardie. Les mœurs tiennent à si peu de chose, que la coutume d'aller à cheval dans Paris entretenait une disposition aux querelles fréquentes, qui cessèrent quand cet usage fut aboli. La décence, dont on fut redevable principalement aux femmes qui rassemblèrent la société chez elles, rendit les esprits plus agréables, et la lecture les rendit à la longue plus solides. Les trahisons et les grands crimes, qui ne déshonorent point les hommes dans les temps de faction et de trouble, ne furent presque plus connus. Les horreurs des Brinvilliers et des Voisin¹ ne furent que des orages passagers sous un ciel d'ailleurs serein; et il serait aussi déraisonnable de condamner une nation sur les crimes éclatants de quelques particuliers, que de la canoniser pour la réforme de la Trappe². Tous les différents états de la vie étaient auparavant reconnaissables par des défauts qui les caractérisaient. Les militaires, et les jeunes gens qui se destinaient à la profession des armes, avaient une vivacité emportée; les gens de justice, une gravité rebutante, à quoi ne contribuait pas peu l'usage d'aller toujours en robe, même à la cour. Il en était de même des universités et des médecins. Les marchands portaient encore de petites robes lorsqu'ils s'assemblaient et qu'ils allaient chez les ministres; et les plus grands commerçants étaient alors des hommes grossiers. Mais

¹ Διάσημοι φαρμακεύτριαι. ² Μοναχικόν τάγμα.

les maisons, les spectacles, les promenades publiques, où l'on commençait à se rassembler pour goûter une vie plus douce, rendirent peu à peu l'extérieur de tous les citoyens presque semblable. On s'aperçoit aujourd'hui jusque dans le fond d'une boutique que la politesse a gagné toutes les conditions. Les provinces se sont ressenties avec le temps de tous ces changements. On est parvenu enfin à ne plus mettre le luxe que dans le goût et dans la commodité. La foule de pages et de domestiques de livrée a disparu, pour mettre plus d'aisance dans l'intérieur des maisons. On a laissé la vaine pompe et le faste extérieur aux nations chez lesquelles on ne sait encore que se montrer en public, et où l'on ignore l'art de vivre.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la simplicité, la culture de l'esprit, ont fait de Paris une ville qui, pour la douceur de la vie, l'emporte probablement de beaucoup sur Rome et sur Athènes dans le temps de leur splendeur. Cette foule de secours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les sciences, pour tous les arts, les goûts et les besoins : tant d'utilités solides réunies avec tant de choses agréables jointes à cette franchise particulière aux Parisiens ; tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager ou à faire leur séjour dans cette patrie de la société. Si quelques natifs en sortent, ce sont ceux qui, appelés ailleurs par leurs talents, sont un témoignage honorable à leur pays ; ou c'est le rebut de la nation qui essaye de profiter de la considération qu'elle inspire ; ou bien ce sont des émigrants qui préfèrent encore leur religion à leur patrie, et qui vont ailleurs chercher la misère ou la fortune, à l'exemple de leurs pères chassés de France par la fatale injure faite aux cendres du grand Henri IV, lorsqu'on anéantit sa loi perpétuelle appelée l'*édit des Nantes*¹, ou enfin ce sont des officiers mécontents du ministère, des accusés qui ont échappé aux formes rigoureuses d'une justice quelquefois mal administrée : et c'est ce qui arrive dans tous les pays de la terre.

¹ Διάταγμα δι' οὗ ὑπερασπίσθησαν ἐν Γαλλίᾳ οἱ διαμαρτυρούμενοι.

LA FONTAINE

FABLES.

A'.

LA CIGALE ET LA FOURMI

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise¹ fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine²
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut³.

¹ Bise κυρ. ὁ βορρᾶς, ἐνταῦθα μεταφ. ὁ χειμών. ² Crier famine γαλ. ψομοζητώ.

³ Αὐτό τὸ ἐλάττωμα δὲν τὸ ἔχει.

« Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 — Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaîse.
 — Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
 Eh bien ! dansez maintenant ».

B'.

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure ¹ ;
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désalterait
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure ²,
 Et que la faim en ces lieux attirait.
 « Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal plein de rage.
 Tu seras châtié de ta témérité.
 — Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté
 Ne se mette pas en colère ;
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
 Et que, par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 — Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 — Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

¹ Ὁ ποιητὴς θέλει νὰ εἶπῃ ὅτι συνήθως ἡ δύναμις κατισχύει τοῦ δικαίου. ² Κυριότῳ ἐζήτει τύχην.

Reprit l'Agneau ; je tette encor ma mère.
 — Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 — Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens.
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers, et vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge ».
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le Loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.



Γ'.

LE LION ET LE MOUCHERON

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! »
 C'est en ces mots que le Lion
 Parlait un jour au Moucheron.
 L'autre lui déclara la guerre :
 « Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
 Me fasse peur ni me soucie ?
 Un bœuf est plus puissant que toi ;
 Je le mène à ma fantaisie ».
 A peine il achevait ces mots,
 Que lui-même il sonna la charge,
 Fut le trompette et le héros.
 Dans l'abord ¹ il se met au large ²,
 Puis prend son temps, fond sur le cou
 Du Lion, qu'il rend presque fou.
 Le quadrupède écume, et son œil étincelle,
 Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;
 Et cette alarme universelle
 Est l'ouvrage d'un Moucheron.

¹ 'Avrì d'abord. ² Τίθεται εἰς ἀπόστασιν, ὅπως εὐκολώτερον ἐφορμήσῃ.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle,
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
 Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée¹
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux Lion se déchire lui-même,
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs.
 Bat l'air, qui n'en peut mais²; et sa fureur extrême
 Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.
 L'insecte du combat se retire avec gloire:
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
 L'embuscade d'une araignée;
 Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
 Qui périt pour la moindre affaire.

Δ'.

LE LION DEVENU VIEUX



Le Lion, terreur des forêts,
 Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse³,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
 Devenus forts par sa faiblesse.

¹ Ἐφθασεν εἰς τὸ ἔσχατον σημεῖον, εἰς τὸ μὴ περαιτέρω. ² Οὗτος δὲν εἶναι ἡ αἰτία.
³ Ὁ ἄνεμος δὲν ἠνώγει τὸν λέοντα. ³ Ἀρχ. σύνηθες νῦν εἰς τὸν πληθυντικόν, κατὰ οὐ
 θώματα.

Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
 Le Loup, un coup de dent; le Bœuf, un coup de corne.
 Le malheureux Lion, languissant, triste et morne,
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
 Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes;
 Quand voyant l'Ane même à son antre accourir.
 « Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.»

E'.

LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coche.
 Femmes, moine, vieillards, tout était descendu:
 L'attelage suait, soufflait, était rendu¹:
 Une Mouche survient, et des chevaux s'approche,
 Prétend les animer par son bourdonnement;
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine,
 S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
 Aussitôt que le char chemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire,
 Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
 Un sergent de bataille allant en chaque endroit
 Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
 La Mouche, en ce commun besoin,
 Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin,
 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

¹ ἦτο ἀποκαμωμένον

Le moine disait son bréviaire :
 Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
 C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
 Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
 Et fait cent sottises pareilles.
 Après bien du travail, le coche arrive au haut.
 « Respirons maintenant ! dit la Mouche aussitôt :
 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
 Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
 S'introduisent dans les affaires :
 Ils font partout les nécessaires,
 Et partout importuns, devraient être chassés.

ΣΤ'.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre¹ à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
 Achetait un cent² d'œufs ; faisait triple couvée :
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 « Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison ;

¹ Ἐνευ ἐμποδίου. ² Μίαν ἑκατοντάδα.

Le renard sera bien habile

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;

J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,

Vu le prix dont il est, une vache et son veau,

Que je verrai sauter au milieu du troupeau?»

Perrette là-dessus saute aussi, transportée :

Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée!

La dame de ces biens, quittant d'un œil mari¹

Sa fortune ainsi répandue,

Va s'excuser à son mari,

En grand danger d'être battue.

Le récit en farce en fut fait :

On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?

Qui ne fait châteaux en Espagne²?

Picrochole³, Pyrrhus⁴, la laitière, enfin tous,

Autant les sages que les fous.

Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux.

Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;

Tout le bien du monde est à nous,

Tous les honneurs, toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;

Je m'écarte, je vais détrôner le sophi⁵;

On m'élit roi, mon peuple m'aime;

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;

Je suis Gros-Jean⁶ comme devant.

¹ Αρχ. λυπηρός. ² Παροιμιακή έκφρασις, ὄνειρα. ³ Πικρόχολος ἄφρων ἡγεμόν, εἷς τῶν ἡρώων τοῦ μυθιστορήματος τοῦ Ραβελαι. ⁴ Πύρρος, βασιλεὺς τῆς Ἡπείρου ἡττηθεὶς ὑπὸ τῶν Ρωμαίων. ⁵ Οὕτως ἐκαλεῖτο ἐπὶ Λουδοβίκου ΙΔ' ὁ βασιλεὺς τῆς Περσίας. ⁶ Παροιμιακή έκφρασις ληφθεῖσα ἐκ τοῦ συγγρ. τοῦ Ραβελαι, σημαίνουσα ἀνθρωπον ἀσήμαντον.

FLORIAN

FABLES

A'.

LA CARPE ET LES CARPILLONS

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
 Suivez le fond de la rivière;
 Craignez la ligne meurtrière¹,
 Ou l'épervier plus dangereux encor.
 C'est ainsi que parlait une carpe de Seine²
 A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
 C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
 Fondus par les zéphyr, descendaient des montagnes;
 Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
 Et déborde dans les campagnes.
 Ah ! ah ! criaient les carpillons,
 Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
 Crains-tu pour nous les hameçons ?
 Nous voilà citoyens de la mer orageuse :
 Regarde ; on ne voit plus que les eaux et le ciel ;
 Les arbres sont cachés sous l'onde ;
 Nous sommes les maîtres du monde,
 C'est le déluge universel.
 Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
 Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant ;
 Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
 Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.

¹ Τὸ μέρος, ἐν ᾧ συλλαμβάνοντές σας οἱ ἄνθρωποι δύνανται νὰ σᾶς φονεύσωσι. ² Ποταμός διασχίζων τοὺς Παρισίους.

Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours

Mêmes discours.

Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.

Parlant ainsi, nos étourdis

Sortent tous du lit de la Seine,

Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.

Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,

Et les carpillons demeurèrent ;

Bientôt ils furent pris

Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?

Pourquoi ? Je le sais trop¹, hélas !

C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,

C'est qu'on veut sortir de sa sphère,

C'est que. . . c'est que. . . Je ne finirais pas.

B'.

LE GRILLON

Un pauvre petit grillon,

Caché dans l'herbe fleurie,

Regardait un papillon

Voltigeant dans la prairie.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs,

L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;

Jeune, beau, petit-maître², il court de fleurs en fleurs,

Prenant et quittant les plus belles.

Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien

Sont différents ! Dame nature

Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;

¹ Τὸ γνωρίζω μὲ τὸ παρὰ 'πάνω. ² Κομψευόμενος.

Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas ;
 Autant vaudrait n'exister pas.
 Comme il parlait, dans la prairie
 Arrive une troupe d'enfants :
 Aussitôt les voilà courants¹
 Après ce papillon dont ils ont tous envie.
 Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
 L'insecte vainement cherche à leur échapper.
 Il devient bientôt leur conquête.
 L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
 Un troisième survient, et le prend par la tête.
 Il ne fallait pas tant d'efforts
 Pour déchirer la pauvre bête.
 Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
 Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
 Combien je vais aimer ma retraite profonde !
 Pour vivre heureux, vivons cachés.

Γ'.

LE CHATEAU DE CARTES

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
 Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
 Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
 Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
 Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
 Et le soir, dans l'été, soupant dans le feuillage,
 Dans l'hiver devant leurs tisons,
 Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
 Leur parlaient du bonheur qu'elles procurent toujours ;
 Le père par un conte égayait ses discours,

¹ Courants après καταδιώκοντα.

La mère par une caresse.
 L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
 Lisait et méditait sans cesse ;
 Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
 Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
 Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
 Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
 L'aîné lisait Rollin¹ : le cadet, peu soigneux
 D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
 Employait tout son art, toutes ses facultés,
 A joindre, à soutenir par les quatre côtés
 Un fragile château de cartes.
 Il n'en respirait pas d'attention², de peur.
 Tout à coup voici le lecteur
 Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire
 Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
 Et d'autres, fondateurs d'empire :
 Ces deux noms sont-ils différents ?
 Le père méditait une réponse sage,
 Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
 Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
 A placer son second étage,
 S'écrie : Il est fini ! Son frère, murmurant,
 Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;
 Et voilà le cadet pleurant.
 Mon fils, répond alors le père,
 Le fondateur, c'est votre frère,
 Et vous êtes le conquérant.

Δ'.

LES DEUX VOYAGEURS

Le compère Thomas et son ami Lubin

¹ Γάλλος ιστορικός, ἴδε Χρηστ. τόμ. Γ'. ² Ἡ ἀναπνοή του ἐκόπτετο ἀπό τὴν προσοχήν, ἢν ἔδιδε κτλ.

Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.

Thomas trouve sur son chemin

Une bourse de louis¹ pleine ;

Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,

Lui dit : Pour nous la bonne aubaine !

Non, répond Thomas froidement.

Pour nous n'est pas bien dit, *pour moi* c'est différent.

Lubin ne souffle plus ; mais, en quittant la plaine,

Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.

Thomas tremblant, et non sans cause,

Dit : Nous sommes perdus ! Non, lui répond Lubin,

Nous n'est pas le vrai mot ; mais *toi* c'est autre chose.

Cela dit, il s'échappe à travers le taillis.

Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :

Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,

Dans le malheur n'a point d'amis.

E'.

L'ENFANT ET LE MIROIR

Un enfant élevé dans un pauvre village

Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir

Un miroir.

D'abord il aima son image ;

Et puis, par un travers² bien digne d'un enfant,

Et même d'un être plus grand,

Il veut outrager ce qu'il aime,

Lui fait une grimace, et le miroir la rend.

Alors son dépit est extrême ;

Il lui montre un poing menaçant,

¹ Γαλ. νόμισμα χρυσοῦν ἰσοδυναμοῦν πρὸς 20 δραχμάς. ² Ἀπὸ ἰδιοτροπίαν.

Il se voit menacé de même.
 Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
 Battre cette image insolente ;
 Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente,
 Et furieux, au désespoir,
 Le voilà, devant ce miroir,
 Criant, pleurant, frappant la glace.
 Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
 Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
 N'as-tu pas commencé par faire la grimace
 A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?
 —Oui.—Regarde à présent ; tu souris, il sourit.
 Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
 Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
 De la société tu vois ici l'emblème :
 Le bien, le mal, nous sont rendus.

ANDRIEUX

LE MEUNIER SANS-SOUCI

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
 Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même ?
 Le commun caractère est de n'en point avoir :
 Le matin incrédule, on est dévot le soir.
 Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
 Le liquide métal balancé sous le verre¹.
 L'homme est bien variable ; et ces malheureux rois,
 Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois².
 J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore ;
 J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :

¹ Έννοεί τὸ βαρόμετρον. ² Ἐγὼν καὶ αὐτοὶ τὸ καλὸν τους.

Il est de ce héros, de Frédéric second ¹,
 Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
 Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles ²,
 Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
 D'un royaume nouveau la gloire et le soutien.

Il voulait se construire un agréable asile,
 Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
 Il pût non végéter, boire et courir des cerfs ³,
 Mais des faibles humains méditer les travers,
 Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
 Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie ⁴.

Sur le riant coteau par le prince choisi
 S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
 Le vendeur de farine avait pour habitude
 D'y vivre au jour le jour ⁵, exempt d'inquiétude;
 Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
 Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
 Le moulin prit le nom de son propriétaire;
 Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
 Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci! . . . ce doux nom d'un favorable augure
 Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure ⁶.
 Frédéric le trouva conforme à ses projets,
 Et du nom du moulin honora son palais.

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
 Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
 Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
 Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
 En cette occasion le roi fut le moins sage;

¹ Φριδερίκος ό Β', βασιλεύς τής Πρωσσίας, ό επίκληθείς Μέγας (1712-1786). ² Βερσαλλίαι, πόλις τής Γαλλ. παρά τους Παρισίους, Λουδοβίκοσ ό ΙΔ' διέμενεν έν αύτῇ τό πλείστον του έτους. ³ Γαλλ. κυνηγείν έλάφους. ⁴ Καί οι τρεις φιλόσοφοι γάλλοι, φίλοι του Φριδερίκου. ⁵ Περί του έπιουσίου φρονιζών μόνον. ⁶ Σάμιος φιλόσοφος γεν. τῷ 341 π.Χ. Κατά τό φιλοσοφικόν αύτου δόγμα, ή ιδέα τής εύτυχίας, συνταυτίζεται πρός τήν τής ήδονής.

Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.

Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :

« Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
— Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.

Il vous faut est fort bon... mon moulin est à moi...

Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.

— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.

— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde :

Voilà mon dernier mot ». Ce refus effronté

Avec un grand scandale au prince est raconté.

Il mande auprès de lui le meunier indocile ;

Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile,

Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,

Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :

Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;

C'est mon Potsdam ¹, à moi. Je suis tranchant peut-être :

Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,

Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.

Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste ».

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.

Frédéric, un moment par l'humeur emporté :

« Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté,

Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :

Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre ?

Je suis le maître. — Vous ! ... de prendre mon moulin ?

Oui ; si nous n'avions pas des juges à Berlin. »

Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.

Charmé que sous son règne on crût à la justice,

Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :

¹ Πόλις τῆς Πρωσσίας παρὰ τὸ Βερολίνον, ἡ γερμανικὴ αὐτοκρατορικὴ οἰκογένεια διαμένει συνήθως ἐν αὐτῇ.

«Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans. Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique».

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour¹ qu'il prit la Silésie² ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

A. L. DUMAS FILS

L'OISEAU PRISONNIER

Enfant, vous avez pris un oiseau dans un champ,
Et vous voilà joyeux, et vous criez victoire³ !
Et le pauvre petit, dans une cage noire,
Se plaint, et vous prenez sa plainte pour un chant.

Depuis longtemps déjà, votre désir l'assiége ;
En écoutant sa voix qui trahissait son vol,
Vous vous couchiez, tremblant, tout au long, sur le sol,
Pour qu'il ne vous vît pas et qu'il se prit au piège.

Il va vous amuser ainsi jusqu'à demain,
Et pour ce court plaisir vous lui coupez les ailes,
Tout en l'emprisonnant entre ces barreaux grêles,
Pour qu'il ne vole pas plus haut que votre main.

¹ Γαλ. ἀντὶ ἀπόδειξις ἡ ἡμέρα ἐκεῖνη, καθ' ἣν κτλ. ² Ἐννοεῖ τὴν ἄδικον κατὰλειψιν τῆς Σιλεσίας, ἐπαρχίας Αὐστριακῆς, ἐπὶ Μαρίας Θηρεσίας. ³ Crier victoire, ψάλλειν νικητηρίου παιάνας.

Et vous le regardez ainsi, depuis une heure,
Meurtrir son petit bec dans son étroit cachot,
Courir aux quatre coins, voler de bas en haut,
Avec le cri plaintif de toute âme qui pleure.

Et pourtant vous semez sa cage de muguets
Et de toutes les fleurs, ses anciennes compagnes ;
Mais cela ne vaut pas l'air des vastes campagnes
Et les chansons du soir dans le fond des bosquets.

Vous ne savez donc pas, enfant, quel saint mystère
En becquetant partout remplit l'oiseau pieux ?
Les petits sont dans l'arbre au fond du nid joyeux ;
Pour vous, c'est un oiseau ; mais, pour eux, c'est un père ;

C'est un père aussi bon que votre père, enfant,
Instruisant ses petits à voler dans l'espace,
A louer le Seigneur pour chaque jour qui passe,
Et leur donnant toujours ses conseil dans un chant.

Il descend le matin du nid de mousse frêle
Pour prendre un peu de blé qu'il reporte là-haut,
Pour les faire grandir, puis afin que bientôt
Leur cri devienne un chant et leur duvet une aile.

Le plus petit oiseau, le Seigneur le bénit !
Il lui donne le blé que le moissonneur jette ;
Et comme il pense à tous, le Dieu bon, il émiette
Un peu de son amour dans le plus humble nid.

Or, quand votre captif, qui crie et vous évite,
S'arrête en écoutant, c'est qu'il entend la voix
Des petits qu'il laissa dire du fond des bois :
Nous allons tous mourir si tu ne reviens vite.

Car, ne recevant pas ce qu'il doit lui porter,

La mère reste au nid, inquiète et fidèle;
 Et, malgré son amour et l'abri de son aile,
 Tous ses petits mourront sans avoir pu chanter!

Écoutez donc l'oiseau, respirez donc la rose,
 Sans les prendre à la plaine, à l'air pur, au ciel bleu,
 Car toujours notre main à ce que créa Dieu,
 Même en le caressant, enlève quelque chose.

L. R A T I S B O N N E

COMÉDIE ENFANTINE

A'.

COMMENT ON JOUE AVEC LES FLEURS.

Avec la main ce que l'on cueille
 Se flétrit, se brise ou s'effeuille,
 Il faut, si l'on veut être heureux,
 Prendre les fleurs avec les yeux.

Un jour deux beaux enfants dans un jardin superbe,
 En se donnant le bras tout doucement marchaient,
 Ils allaient sur le sable et ne foulaient pas l'herbe,
 Et, sans les arracher, sur les fleurs se penchaient.
 Leur mère s'étonnait de les voir si tranquilles,
 Et sans toucher à rien cheminer pas à pas.
 « Eh bien ! mes chers enfants, vous semblez immobiles,
 Leur dit-elle; pourquoi ne jouez-vous donc pas ?
 Tu ne fais rien, Marie ? Alfred, tu te reposes ?
 — Si, nous nous amusons, ma petite maman !

Dit Alfred ; nous jouons... à regarder les roses ».

La mère répondit : « Ah ! c'est un jeu charmant ».

B'.

LE SYCOPHANTE

Tu prends de ce raisin ! Oh ! tu sais que maman
T'avait bien défendu d'en cueillir... Donne-m'en !...
Tu ne veux pas ? Eh bien, je m'en vais tout lui dire.

.....
Maman, tu ne sais pas ce que mon frère a fait ?
Deux raisins il a pris et mangés tout à fait.
—Désobéir, c'est mal ; mais rapporter c'est pire.
Je t'en veux pour cela plus qu'à ton frère aîné.
—Ah ! je n'aurais rien dit, s'il m'en avait donné !
—Va, je m'en doute bien, et c'est ce qui me fâche.
On corrompt aisément tout lâche délateur.
Pourtant, écoute-moi, mon petit rapporteur :
Je te vois trop naïf encor pour être un lâche,
Je te pardonnerai, du moins pour cette fois ;
Mais apprends de quel nom on nommait autrefois,
Dans un certain pays qu'on appelle la Grèce,
De misérables gens, hélas ! de ton espèce,
Qui pour tout rapporter, écoutaient en tout lieu
Collés contre les murs, les portes et les fentes :
On les nommait d'un nom affreux : des sycophantes !
—Co...sy...phante ! Ah ! mon Dieu ! »

Γ'.

UN MENSONGE CHARMANT

Le mensonge est affreux ! Honte à celui qui ment !
 A moins que ce ne soit pour excuser ton frère.
 Marcel un jour mentit, par extraordinaire,
 Et ce fut un mensonge adorable et charmant.

Le méchant Valentin, dans un transport de rage,
 Se jette sur Marcel et le mord au visage.
 Marcel crie : Au secours ! Le père accourut et dit :
 « Qu'as-tu ? »

—Moi rien du tout, fait Marcel interdit,
 En essayant le sang qui rayait sa figure.

—Ce sang n'est pas venu tout seul, je me figure.
 D'où te vient cette marque à l'oreille !

—De rien !

De rien, c'est merveilleux ! Mais je vois un vaurien
 Qui saura m'expliquer, je crois, cette merveille.

—C'est moi-même, papa ! J'ai mordu mon oreille !

—Cher enfant, dit le père en l'embrassant, c'est fort.
 Tu devais pour cela faire un étrange effort,
 Car tu n'a pas la bouche aussi grande que l'âme ! »
 Il partit, mais l'auteur de la morsure infâme
 En face de Marcel sentit son cœur alors
 Mordu par une dent terrible : le Remords !

Δ'.

L'OURSE

Une ourse mit au monde un ours hideux, horrible.
 Ce n'était qu'une masse informe et sans couleur,
 Les poils tout hérissés, un monstre à faire peur!
 La mère soupirait: « O laideur impossible!
 Il n'a pas forme d'ours. Hélas! quel fils, mon Dieu? »
 Un butor qui passait lui dit: « Étranglez-le! »
 Mais la mère prenant conseil de sa tendresse,
 Lèche son avorton, le polit, le caresse,
 Lui décolle les yeux, lui tire le museau
 Et transforme le monstre en un ours presque beau.
 Elle fit ce que font toutes mères en somme,
 Avec bien plus de peine encore et de labeurs.
 Pour embellir leurs fils et les rendre meilleurs,
 Faisant rentrer le monstre et faisant sortir l'homme,
 Afin que dans le monde, heureux et recherchés,
 On ne dise pas d'eux: Oh! les ours mal léchés!

E'.

LES DEUX CHEVAUX ET LE CHIEN

Deux chevaux de labour, après un rude effort,
 Revenaient à la ferme. Allongé sur la pierre,
 Médor, en les voyant, entr'ouvre sa paupière,
 Frémit, lève la queue, aboie et se rendort.
 « Est-il heureux! semblait dire un cheval à l'autre;
 Pendre sa langue au frais et dormir dans la cour,
 D'un œil, dit-on, la nuit, mais des deux yeux le jour,

C'est le sort de ce chien : peiner, voilà le nôtre !
— C'est vrai, fit le second, penchant un front soumis :
On aurait pu rêver meilleure destinée ;
Mais nous portons à deux le poids de la journée,
Nous souffrons côte à côte et nous sommes amis !
Ton œil humide et doux par moments me regarde
Et mon flanc déchiré tressaille près du tien ;
Le joug en est moins dur. Il dort, il mange bien,
Mais il n'a point d'ami, ce pauvre chien de garde.
L'isolement sur lui pèse comme un linceul.
Regarde-le bâiller, tout son bien être est fade.
C'est l'ennui qui l'endort. Crois-moi, mon camarade,
Souffrir à deux vaut mieux que d'être heureux tout seul! »



ΒΙΟΓΡΑΦΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

ΤΩΝ ΕΝ Τῷ ΤΟΜῷ ΤΟΥΤῷ ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΩΝ ΣΥΓΓΡΑΦΕΩΝ.

ANDRIEUX ΓΟΥΑΙΕΛΜΟΣ, ἐγεννήθη τῷ 1759, ἀπέβιωσε τῷ 1833. Νομικός ὢν κατ' ἀρχάς, ἐπέδωθε εἶτα εἰς τὴν φιλολογίαν διδάξας μάλιστα αὐτὴν ἐν τῇ φιλολογικῇ σχολῇ τῶν Παρισίων καὶ ἐν τῇ Πολυτεχνικῇ. Ἐγραψε διάφορα ποιήματα, διεκρίθη δὲ ἰδίως, διὰ τε τὴν εὐφυίαν καὶ τὴν γλαφυρότητα τῆς γλώσσης ἐν τοῖς ἐμμέτροις διηγήμασιν αὐτοῦ. Ἐνεκα τῆς γλαφυρότητος τοῦ ὕφους αὐτοῦ ἐξελέγη μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας καὶ ἰσόβιος γραμματεὺς αὐτῆς.

DIDEROT ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ, ἐγεννήθη τῷ 1713 ἀπέβιωσεν ἐν Παρισίοις τῷ 1784. Εἰς τῶν πολυγραφοτέρων Γάλλων συγγραφέων. Τὸ πρῶτον αὐτοῦ ἔργον ἦν μετάφρασις ἐκ τοῦ Ἀγγλικοῦ τῆς Ἱστορίας τῆς Ἑλλάδος τοῦ Στάνυαν, τὸ σπουδαιότερον ὅμως ὑπῆρξεν ἡ Ἐγκυκλοπαιδεία, ἣτις προὐκάλεσε κατ' αὐτοῦ τὴν μῆνιν καὶ τὸν καταδιωγμὸν τῶν ἱερέων ἔνεκα τῶν ἀθείστικων δοξασιῶν του. Καίτοι γράψας ἄπειρα συγγράματα θ' ἀπέθνησκεν ἐπὶ τῆς ψάθης, ἂν ἡ Αἰκατερίνη, ἡ Β' αὐτοκράτειρα τῆς Ῥωσσίας, μαθοῦσα, ὅτι ἐσκόπει νὰ πωλήσῃ τὴν βιβλιοθήκην του, ὅπως νυμφεύσῃ τὴν θυγατέρα του, δὲν ἠγόραζεν αὐτὴν ἐπὶ τῷ ὄρφ, νὰ μείνῃ αὐτὸς ὁ Διδερότ βιβλιοφύλαξ αὐτῆς, μὲ μισθὸν 1000 δραχμῶν κατὰ μῆνα.

DUMAS ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ, ὑπογραφόμενος ὁ υἱὸς πρὸς διάκρισιν τοῦ ὁμωνύμου πατρός του. -Ἐγεννήθη τῷ 1824. Εἰς τῶν μᾶλλον διακεκριμένων δραματικῶν ποιητῶν τῆς συγχρόνου Γαλλίας. Διακρίνεται ἰδίᾳ διὰ τὴν ἐν τοῖς δράμασιν αὐτοῦ ἐξοχὸν γλαφυρότητα τῆς γλώσσης καὶ ἀνάπτυξιν φιλοσοφικῶν θεωριῶν. Ὡς ἀριστοῦργημα αὐτοῦ θεωρεῖται ὁ *Νόθος υἱός*. Πλὴν τῶν δραμάτων αὐτοῦ ἔγραψε καὶ μυθιστορήματα καὶ κοινωνικὰς μελέτας.

FÉNÉLON ΦΡΑΓΚΙΣΚΟΣ, γεννηθεὶς τῷ 1651 ἀπέβιωσε τῷ 1715. Ὁ διαπρεπέστατος μετὰ τὸν Βοσσοῦετον ἱεράρχης τῆς Γαλλίας καὶ

ἐκκλησιαστικὸς ῥήτωρ. Διορισθεὶς παιδαγωγὸς τοῦ Δουκὸς τῆς Βουργονδίας συνέγραψε χάριν αὐτοῦ τὸν *Τηλέμαχον*, ἱστορικὸν μυθιστόρημα, τοὺς *Μύθους* καὶ τοὺς *Νεκρικοὺς διαλόγους*. Τὰ σπουδαιότερα ἴσως τῶν συγγραμμάτων εἶναι οἱ *Διάλογοι περὶ εὐγλωττίας* καὶ ἡ *Ἐπιστολὴ πρὸς τὴν Ἀκαδημίαν*, ἐν οἷς ἀνέπτυξε τὰς περὶ ῥητορικῆς θεωρίας του.

FLORIAN ΙΩΑΝΝΗΣ, γεννηθεὶς τῷ 1755, ἀπέβίωσε τῷ 1794. Μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας. Μαθητεύσας παρὰ τῷ Βολταίρῳ, κατετάχθη κατ' ἀρχὰς εἰς τὸν στρατὸν, πλὴν ταχέως ἀπεσύρθη αὐτοῦ ἕνεκα τῆς πρὸς τὰ γράμματα κλίσεως. Ἐγγραψε χαριεστᾶτους μύθους, βουκολικὰ εἰδύλια, ἐν οἷς διαπρέπει ἡ Γαλάτεια, μυθιστορήματα, δραματικὰ τινὰ δοκίμια καὶ συλλογὴν στίχων. Ἀπέβίωσε νεώτατος ἐν ἡλικίᾳ 38 ἐτῶν, ἕνεκα τῶν κακουχιῶν, ἃς ἐν τῇ φυλακῇ ὑπέστη, καταδιωχθεὶς παρὰ τῶν ἐπαναστατικῶν τῷ 1793.

LAMENNAIS ΟΥΓΟΣ, ἐγεννήθη τῷ 1782, ἀπέβίωσε τῷ 1854. Διακρίθεισ διὰ τὰ φιλελεύθερα αὐτοῦ αἰσθήματα καὶ τὴν ἀπειθειαν αὐτοῦ πρὸς τὴν Αὐλὴν τῆς Ῥώμης. Τὸ σπουδαιότερον σύγγραμά του εἶναι *Περὶ τῆς ἀδιαφορίας περὶ τὴν θρησκείαν*, τὸ πλείονα ὁμως δόξαν περιποιῆσαν αὐτῷ εἶναι οἱ *Λόγοι ἐνδὸς πιστοῦ*, μεταφρασθέντες εἰς πάσας σχεδὸν τὰς εὐρωπαϊκὰς γλώσσας, μηδὲ τῆς ἡμετέρας ἐξαιρουμένης. Διέπρεψε δὲ καὶ ὡς ῥήτωρ, θεωρηθεὶς ὡς εἰς τῶν διαπρεπεστάτων ῥητόρων τῆς Γαλλίας κατὰ τὸν 10' αἰῶνα.

LA FONTAINE ΙΩΑΝΝΗΣ, γεννηθεὶς τῷ 1621, ἀπέβίωσε τῷ 1695. Καταγόμενος ἐξ ἀρχαίας οἰκογενείας ἐπέδότη κατ' ἀρχὰς εἰς τὴν Θεολογίαν, πλὴν μεθ' ἐνὸς καὶ ἡμίσεως ἔτους σπουδὴν ἐγκατέλειψε τὴν σπουδὴν αὐτῆς καὶ ἐπέδότη εἰς τὴν φιλολογίαν. Θεωρεῖται καὶ δικαίως, ὡς ὁ μέγιστος τῶν μυθογράφων τῶν νεωτέρων χρόνων. Πλὴν τῶν μύθων ἔγραψε καὶ διηγήματα μιμηθεὶς τὸν Βοκάκιον καὶ κωμωδίας, ὡς καὶ ποικίλα ἄλλα ποιημᾶτια μικρὸν παρουσιάζοντα τὸ διαφέρον.

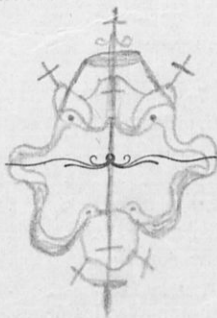
MAISTRE ΣΑΒΙΕΡΟΣ ΔΕ, Κόμης. Γεννηθεὶς τῷ 1763, ἀπέβίωσε τῷ 1852. Καταλιπὼν τὴν πατρίδα αὐτοῦ μετέβη εἰς Πετροῦπολιν, ἔνθα διωρίσθη βιβλιοφύλαξ τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Ναυαρχείου. Ἐγγραψε διάφορα χαριστάτα διηγήματα καὶ μυθιστορήματα, ἐν οἷς διαπρέπουσι τὸ *Περιοδεῖα περὶ τὸ δωμάτιόν μου*, ὁ *Λεπρὸς τῆς Ἀόστης* καὶ ἡ *Σιβηριαρὴ γεῆρις*.

PERRAULT ΚΑΡΟΛΟΣ. Ἐγεννήθη τῷ 1628 ἀπέβίωσε τῷ 1703.

Ἐπιδοθείς εἰς τὰ νομικὰ ἐκαλλιέργησε καὶ τὰ γράμματα, ἐν οἷς τοσοῦτον διέπρεψε, ἰδίᾳ διὰ τῶν χαριστάτων μύθων καὶ διηγηματίων αὐτοῦ. Τυχὼν τῆς προστασίας τοῦ Κολβέρτου, πρωθυπουργοῦ τότε τῆς Γαλλίας, συνετέλεσε τὰ μέγιστα εἰς τὴν σύστασιν τῆς Ἀκαδημίας τῶν ἐπιστημῶν. Εἰς τὰ δευτερεύοντα ἔργα αὐτοῦ καταλέγεται καὶ συλλογὴ ἑκατὸν καὶ δύο βιογραφιῶν ἐπισήμων ἀνδρῶν διαπρεφάντων ἐν Γαλλίᾳ κατὰ τὸν αἰῶνά του.

RATISBONNE ΛΟΥΔΟΒΙΚΟΣ. Ἐγεννήθη τῷ 1827. Φιλόλογος γάλλος ζῶν εἰσέτι. Τὸ κάλλιστον τῶν συγγραμμάτων αὐτοῦ εἶναι ἡ *Comédie enfantine*. Ἐν ἧ εὐρίσκει τις μετὰ πολλῆς χάριτος καὶ ἐκτάκτου διαυγείας γεγραμμένα πλεῖστα κάλλιστα ποιημάτια διὰ τοὺς παῖδας. Ἐπηνέθη τὰ μάλιστα καὶ ἡ μετάφρασις του τῆς Θείας κωμωδίας τοῦ Δάντου.

VOLTAIRE ΦΡΑΓΚΙΣΚΟΣ, γεννηθεὶς τῷ 1694 ἀπέβίωσε τῷ 1778. Ὁ μέγιστος τῶν φιλοσόφων καὶ ὁ εὐφυέστερος τῶν γάλλων λογογράφων τοῦ παρελθόντος αἰῶνος. Τὰ συγγράμματα αὐτοῦ ἀποτελοῦσιν ὅλην βιβλιοθήκην, περιλαμβάνοντα πάντας σχεδὸν τοὺς κλάδους τῶν ἀνθρωπίνων γνώσεων. Ἐγένετο μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας καὶ ὑπῆρξε φίλος Φρειδερίκου τοῦ μεγάλου τῆς Πρωσίας καὶ Αἰκατερίνης τῆς Β' τῆς Ῥωσίας. Τὸ μᾶλλον θαυμαζόμενον ἐκ τῶν ἔργων του εἶναι ἡ Ἀλληλογραφία αὐτοῦ.



ΠΙΝΑΞ

Πρόλογος. Σελ. 3

ΜΕΡΟΣ Α΄. — ΛΟΓΟΣ ΠΕΖΟΣ

	Σελ.	
PERRAULT, le petit Chaperon rouge	5	
« le petit Poucet	7	
DE MAISTRE, Prascovie chez la princesse	17	
« Prascovie chez l'impératrice	19	
VOLTAIRE, le corridor de la tentation.	21	
FÉNÉLON, aux Champs-Élysées	23	
« la ville de Tyr	26	
« Léonidas et Xerxès	28	
LAMENNAIS, les deux voisins.	29	
« le jeune soldat	31	
VOLTAIRE, prise du roi Charles XII	33	
DIDEROT, Montesquieu et Chesterfield.	39	
VOLTAIRE, politesse et mœurs du siècle de Louis XIV	42	a

ΜΕΡΟΣ Β΄. — ΠΟΙΗΣΙΣ

	Σελ.	
LAFONTAINE, la cigale et la fourmi.	43	
« le loup et l'agneau.	44	
« le lion et le moucheron.	45	
« le lion devenu vieux.	46	
« le coche et la mouche	47	
« la laitière et le pot au lait	48	
FLORIAN, la carpe et les carpillons.	50	
« le grillon	51	
« le château de cartes	52	
« les deux voyageurs	53	
« l'enfant et le miroir	54	
ANDRIEUX, le meunier Sans-Souci.	55	
DUMAS, l'oiseau prisonnier	58	
RATISBONNE, comment on joue avec les fleurs.	60	
« le sycophante	61	
« un mensonge charmant.	62	
« l'ourse	63	
« les deux chevaux et le chien	64	
Βιογραφικά σημειώσεις.	65	